

Explorations poético-hybrides en Wallonie-Bruxelles

Philippe Franck

Number 114, Spring 2013

Poésie autre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69178ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Franck, P. (2013). Explorations poético-hybrides en Wallonie-Bruxelles. *Inter*, (114), 62–66.

EXPLORATIONS POÉTIQUE-HYBRIDES EN WALLONIE-BRUXELLES

PHILIPPE FRANCK

Dans le paysage culturel de la Belgique francophone, l'indisciplinaire est roi et les pratiques multimédias nourrissent et redéfinissent les poésies « autres ». Pour *Inter, art actuel*, une dizaine d'explorateurs d'espaces poétiques hybrides et différenciés¹ commentent leurs écritures-aventures nomades augmentées.



> Thomas Israël,
ELLES (détail), 2006.
© Thomas Israël

> Jacques Urbanska,
dans *Percept*, 2009.
© Jacques Urbanska

Thomas Israël

Après un début de carrière théâtrale, Thomas Israël s'oriente vers la vidéo et les arts numériques pour donner naissance à des « corps-créations » matiéristes, sensuels et poétiques.

« C'est à partir de l'écriture et du rythme de la poésie écrite que de nouvelles images surgissent, comme si je désirais donner cette poésie première à voir, à sentir... L'image n'est pas illustration, elle travaille en parallèle du texte ou le remplace. Pour la performance solo *Rivière noire* (2006), ne subsiste au final du "poème inspireur"² que quelques mots ; tout est passé par l'image et le combat du corps du performeur avec les méandres de cette rivière. Dans l'installation-projection *ELLES* (2006), quelques mots viennent se lover dans l'image, rythmer la vidéo ou encore définir des portraits de femmes, ne subsistant plus dans ma mémoire que par les traces textuelles qu'elles ont laissées. Des mots sont venus, mais ils n'ont pas suffi pour partager ces vécus particuliers ; j'avais besoin du son et de l'image, de leurs rythmes. Pour l'installation sculpturale vidéo *T comme...* (2009-2011), l'intégralité du texte poétique est dite par moi-même, scandé comme un slam, tandis que l'image³ se développe dans un rythme plus lent, simulant l'évolution d'une journée et l'avènement du corps dans le temps. »

Jacques Urbanska

Après les arts du spectacle, Jacques Urbanska a exploré les nouvelles formes d'art visuelles et technologiques pour en venir ces dernières années à interroger les mutations culturo-sociétales du Web et les diverses pratiques de création en réseau⁴.

« Si j'accepte les notions de poésie "autre", "élargie"... cela induit automatiquement pour moi un champ qui serait celui de la poésie "non autre". Je devrais alors peut être distinguer les "formes poétiques" d'une poésie "pure". Il est encore ici question de cloisonnements, de points de contact, de pénétrations, de mélanges... La poésie n'est pas un *médium*, je veux dire, pas "ce qui se tient entre" – entre une idée et sa réalisation, entre une chose et sa reproduction – mais bien un résultat. La poésie naît de l'œuvre et non le contraire.

Si la poésie n'est pas, pour moi, irrémédiablement et préalablement liée à la littérature, elle l'est très certainement à l'écriture. Il existe des écritures, des langages non exclusivement textuels d'où la poésie peut naître, se révéler. Je viens du théâtre et les notions d'écriture et d'écrivain de plateau ont été très importantes pour moi. C'est du plateau qu'est née, par exemple, la performance *Percept*⁵ où le "faire", le processus, se donnait à voir, rejoignant l'étymologie grecque du mot *poésie* (*poiésis*) : "créer, faire"... »

Natalia de Mello

Plasticienne ouverte aux différentes pratiques artistiques contemporaines, Natalia de Mello a été un élément actif du collectif multimédia *MÉTAmorphoZ* (2001-2005). Elle réalise des vidéos, des installations *in situ* et des publications traversées par un attrait pour les mutations de l'humain.

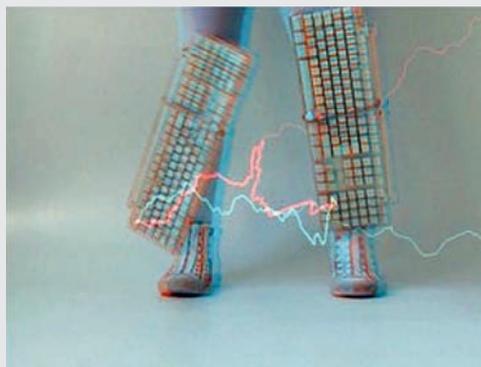
« La poésie est un travail sur le langage qui active l'imaginaire à partir d'un libre jeu entre les signes et leurs référents, soit une subversion et un détournement du langage ordinaire et du sens commun. Tandis que "l'art rend visible", pour reprendre l'expression de Paul Klee, la poésie comme pensée et pratique expérimentales consiste véritablement à créer des mondes insoupçonnés à partir de rencontres improbables. Ainsi mes vidéos, installations et performances sont-elles imprégnées d'une poésie de l'infrance qui sollicite l'imagination du spectateur à partir de micro-événements de la vie quotidienne.

Les créations sonores de mes complices Gauthier Keyaerts⁶ et Margarida Guia⁷ ne sont certainement pas étrangères à cette alchimie poétique dès lors que les interprétations et transpositions d'un média à l'autre s'opèrent sur le mode "aléatoire" du cadavre exquis dans la mesure où la composition de l'œuvre procède par assemblage progressif de fragments qui passent de main en main pour produire *in fine* des œuvres collaboratives multimédias. Loin des poncifs romantiques d'une poésie d'évasion et de pure rêverie esthétique, la poésie demeure ici ancrée dans la réalité vécue avec la conscience des enjeux humains de notre situation contemporaine. »

Margarida Guia

Comédienne, performeuse, Margarida Guia compose pour le théâtre, la danse, la radio, le cinéma et pour des installations multimédias. Elle lit, scande, chante la poésie hors les murs⁸ ou sur scène, entre musique improvisée et poésie sonore, en solitaire ou aux côtés d'artistes variés⁹.

« La poésie n'a jamais été pour moi un genre, mais une manière de vivre et un état d'esprit. Elle fait partie intégrante de mon quotidien, de la manière dont je pose mon regard, dont je prête l'oreille sur ce qui m'entoure. Dans mes créations, il y a le verbe et son enveloppe. Ce qui m'importe, c'est de donner à entendre la langue d'un poète ou de faire entendre la plasticité d'un mot, de faire résonner l'indicible, de donner corps à un espace vacant par la voix, la suspension par le silence. Pour entendre, j'ai besoin de regarder, voire ressentir. Je fabrique des images sonores tout en articulant voix parlée et chantée traversées par le silence. Pour entendre¹⁰, j'ai besoin de voir le son, de regarder le visage qui me parle. Le traitement sonore est lui-même poétique. Il y a toujours un certain silence en moi, cette oreille droite "vide" représente en quelque sorte une pause de l'écoute. La poésie est aussi une affaire d'oreille. »



> Natalia de Mello, *Ritournelle électronique*, 2012. © Natalia de Mello

Vincent Tholomé

Auteur et performeur épris d'oralité créative, Vincent Tholomé s'est produit en solo, en duo avec d'autres performeurs de mots (Sebastien Dicenaire, Maja Jantar, Laurence Vielle) ou en quatuor (avec Charles Pennequin, Thierry Aué, Arno Calleja), mais aussi avec des guitaristes (Jean-Marc Savic, Xavier Dubois).

« Pourquoi en tant qu'auteur ne pas se contenter des livres ? Il y a à cela des raisons personnelles et au moins une raison qui me dépasse. Le livre est fait de mots, et j'écris parce que je suis fait de mots. Les livres sont aussi des pages, du papier, de l'encre et de la colle. Je suis fait de souffles, et de clignements d'yeux, et d'excès de salive devant les beaux culs et les splendides recettes de poissons. Alors je sors des livres pour que les souffles et clignements d'yeux dont je suis fait soient soudainement visibles aussi. Cela pourrait se résumer ainsi : la poésie en livre = des mots ; la poésie en *live* = des mots + du corps. Pourquoi extérioriser la poésie en corps ? Sans doute en partie pour ceci : j'ai biberonné enfant et ado autant au livre "littéraire" qu'à la BD, au sport, au rock et au western. Il me semble dès lors plus conforme par rapport à tout cela, toutes ces influences, de croiser, de mixer sur scène divers arts, divers univers, divers "genres". Il y a aussi le plaisir à "être poreux", à expérimenter avec d'autres, qui oblige à réinventer les textes sur scène.

Je pratique la lecture-performance en solo ou en collectif. Je préfère la pratique collective aussi parce que la *perf'* en solo me pose énormément de questions. Je vois deux types de performances collectives : celle qui fonctionne couche sur couche, avec peu d'interaction entre les diverses strates, sur le modèle $1 + 1 + 1 + 1 + \dots$, la (ou les) couche(s) *texte* (ou *voix*) + la (ou les) couche(s) *musique* + la (ou les) couche(s) *image* + (...), qui fonctionnent en même temps mais avec peu (voire pas du tout) d'interaction, l'écoute entre les différents performeurs n'étant pas vraiment nécessaire ici ; puis celle qui fonctionne plutôt selon le modèle $1 \times 1 \times 1 \times \dots = 1$, où il y a un maximum d'interaction et d'écoute entre les performeurs, chacun étant attentif à l'"objet" qui est en train de se créer. Je préfère cette logique de performance parce que j'ai vécu de très mauvaises expériences dans la logique $1 + 1$ où la couche *texte* était littéralement ensevelie par l'omniprésence de la musique, ne nous donnant pas d'autre choix que de "faire de la musique", c'est-à-dire d'évacuer complètement le texte, de devenir une « voix » au détriment de "ce que dit la voix". Je le répète : la poésie en *live* = des mots + du corps. Il m'est arrivé trop souvent en *perf'* $1 + 1$ de réduire cette équation, de vivre une expérience où la poésie en *live* = du corps. Rien d'autre. La *perf'* $1 \times 1 \times 1 = 1$ demande une confiance absolue entre les partenaires. J'aime la pratiquer avec Maja Jantar (artiste vocale) et Xavier Dubois (guitariste) parce que je suis alors comme un enfant. J'aime que les mots me racontent une histoire et j'aime raconter des histoires. »



> Margarida Guia, performance dans le cadre de la *Sonic Garden Party* – festival *City Sonic*, 2012. © Transcultures

Werner Moron

Farouchement indisciplinaire, l'œuvre de Werner Moron traverse les arts plastiques, la vidéo et l'écriture. Outre ses propres créations, il intervient au sein des Parammand'arts¹¹. Défendant une position engagée dans la société pour activer les « principes actifs de l'art », il a acquis parallèlement une solide expérience dans le domaine de la médiation culturelle qu'il continue à développer.

« J'ai très vite appelé la poésie : "compatibilité poétique". C'est la poésie qui a inventé Dieu, les paysages et l'avenir, sans y croire, juste par politesse, pour ne pas se mettre une balle dans la tête. La poésie, c'est la lucidité de ceux qui ont survécu à une lucidité. Il n'y a pas de nouvelle ou de vieille poésie. La poésie est la seule chose qui n'a pas besoin du nouveau pour nous maintenir en haleine. La poésie, c'est une répétition, un témoin, un début permanent. C'est l'accouplement entre la biologie et la poésie qui a inventé l'autre. S'il n'y a pas beaucoup de poésie dans un monde de brutes, c'est parce qu'elle est trop gratuite, trop inépuisable. La poésie naturelle n'est pas assez poétique pour la poésie culturelle ; elle est trop à l'os, à l'autre. Je me suis appuyé sur la poésie dans des contextes de performance, soit directement dans l'espace public¹², et l'ai utilisée dans des installations, divers dispositifs¹³ ou encore les paroles d'un album-concept du musicien Louis Louis. Et surtout, j'utilise la poésie au quotidien... pour survivre. »



> Werner Moron, *Petit principe de révolution à l'usage de ceux qui ont peur*, 2012. © Transcultures



> Bertrand Pérignon, *Solyvène Targamé*, 2008. Photo : Simon Dumas.

Bertrand Pérignon

Bertrand Pérignon est parti des images pour aboutir aux textes qu'il dit et qu'il illustre parfois au crayon. Animé par le transfert des mots entre eux et leur rencontre plurimédia, il crée, avec Jérôme Poloczek, les éditions Brugger¹⁴.

« La notion de poésie "élargie" est très en accord avec le projet d'*Overwriting* mis en œuvre avec la maison d'édition Brugger (que je dirige depuis quatre ans) : développer une écriture de la surabondance et convoquer des gens des scènes littéraire et plastique avec, comme médiateur central, Antoine Boute et son réseau d'artistes de la limite. Je cultive cette idée d'écriture de la surabondance depuis mes premiers textes conçus pour accompagner des vidéos que je réalisais quand j'étais étudiant en arts plastiques. Leur aspect visuel répondait plus à une démarche contemplative, tandis que le texte avait un côté immédiat et instinctif. Ensuite, j'ai arrêté de produire des images et j'ai continué le texte, non dans l'idée de les publier, mais bien de les lire en public et de les échanger avec d'autres disciplines. Alors pour le projet *Atomes*¹⁵, j'étais heureux de me plonger dans une démarche où j'offrais mon texte à des images produites par un autre que moi, en l'occurrence celles de Thomas Israël, mais aussi d'Érick d'Orion qui est venu surenchérir musicalement sur les attaques textuelles. Tout cela m'a permis d'être porté sur scène dans un flux d'images et de sons qui a irrémédiablement provoqué chez moi une pratique de lecture, bien différente de ce que je pouvais produire seul, mais également influé sur l'écriture même du texte puisque le travail vidéo, étant découpé en séquences, m'a mis sur la voie d'un découpage structuré du texte. Curieusement, cette canalisation légère sur le fond (retour au palimpseste), tant sonore que visuelle, a créé des espaces de lecture où le caractère instinctif-intuitif de la diction et des mouvements du corps a pu s'affirmer. »

Antoine Boute

Écrivain, poète sonore, essayiste, organisateur d'événements, Antoine Boute explore les répercussions entre corps, langue et voix selon divers supports et moyens (papier, Internet, scène) et collabore, depuis 2007, avec d'autres auteurs et artistes¹⁶. Son œuvre se joue des conventions pour mettre en scène notre inquiétante schizophrénie. Il s'implique également dans le projet *Optimum Park*TM développé, depuis 2012, par l'Entreprise d'Optimisation du Réel¹⁷.

« Le travail poétique qui se joue dans *Optimum Park*TM est de l'ordre de la création d'un environnement, d'un dispositif complexe. Le langage verbal n'y est présent que comme outil et vecteur pour la gestion des membres du public : une "voix d'ordinateur" s'adresse à ceux-ci et leur donne des instructions par rapport à des actions à effectuer dans le "parc". Ce dispositif joue et déjoue la question de l'adresse, des répercussions d'une parole sur un public, avec une absence marquée de "voix de l'auteur". Le travail poétique réside exclusivement dans la fabrication, la mise en œuvre de cet environnement, de ce dispositif au sein duquel fonctionnent les messages langagiers adressés au public. Toute scénographie axée sur la présence



> Antoine Boute. Photo : DR.



> Lucille Calmel avec Thierry Coduys, *When I'm Bad*, 2009. © Alexandra Sebbag

pleine et immédiate de “porteurs de parole” a été évacuée au profit d’un langage verbal exclusivement pris en charge par le technologique. Néanmoins, la dimension langagière est essentielle dans la mesure où sa présence dans le dispositif pose très concrètement la question du pouvoir de la langue sur les individus¹⁸. Cependant, un autre usage du langage verbal est ici présent, sous la forme de questions issues directement de données scientifiques disponibles sur Internet, auxquelles les membres du public sont individuellement invités à répondre. La poéticité de l’ensemble réside plutôt dans le choix des sphères du réel qui y sont abordées et creusées, le tout en écho à la question de l’optimisation. Un lien concret s’expérimente entre le poétique, le biologique, le technologique et le politique.

Cette nécessité de confronter le poétique à d’autres pratiques est récurrente dans mon travail. J’interroge ainsi le caractère fictionnel de la langue dans des contextes où ce n’est pas nécessairement le cas, en déjouant les situations d’adresse au public dans lesquelles je me trouve¹⁹. »

Lucille Calmel

Lucille Calmel lance des assauts performatifs qui déflorent les nouvelles écritures numériques. Son écriture hypertextuelle, qui semble sans fin, est énergiquement incarnée par une présence connective et engagée²⁰.

« Mes pratiques textuelles se jouent avec plusieurs supports-outils, différenciés ou mêlés, tels que la lecture-performance, l’écriture-performance sur scène ou Internet. Je suis occupée avec diverses apparitions ou disparitions du texte, et ce, en relation avec l’acte de la pensée-structure grammaticale, l’acte sonore-vocal, l’état conscience-immersion, la présence, la collecte-capture, la graphie-mise en espace, le copier-coller obsession-cumul-détournement de logiciels-fonctions système, l’erreur machine... L’écriture-performance est devenue part d’un nouveau média accessible à tous depuis l’apparition des réseaux sociaux²¹. Je ne réfléchis pas en termes de gain/perte – j’écris sur une feuille en papier ou sur écran, pour une lecture à l’œil, pour fixer l’écriture, seule ou à plusieurs, impromptue ou sur rendez-vous, en ligne uniquement ou en lien avec une scène, une mise en scène de la navigation et de l’écran... »

Performer m’ouvre à un “être ici et maintenant” de la langue de ce que le corps, l’humidité, le volume de l’espace, le son, l’autre... font avec une cartographie utopique²². »

Sebastian Dicenaire

Sebastian Dicenaire utilise tous les médias d’aujourd’hui pour activer la poésie-monde. Il se produit en solo avec ses instruments numériques ou ponctuellement avec Vincent Tholomé, Maja Jantar (voix) ou Otso Lähdeoja (guitare).



> Sebastian Dicenaire, *Pamela*, 2010. © Sebastian Dicenaire

« Je me considère, à tort ou à raison, comme poète. Non pas que j’accorde une quelconque valeur spéciale au terme *poète*, mais c’est pour moi simplement l’art du langage. La poésie, si elle est par essence *langage*, n’est pas par essence *littérature*, au sens où sa coïncidence avec le moment technologique de l’écriture n’est qu’historique. La poésie était orale avant d’être écrite. Elle déborde la page pour envahir tous les terrains technologiques qui comptent avec le langage : vidéo, performance, installation, musique, radio, etc.

Mon parcours est lié à un amour profond, viscéral et définitif du langage, et à l’envie de me défaire de ses lourdeurs, de la poussière de ses dictionnaires, de ce que Ponge appelait le “pot commun du langage” où trempent les mêmes mots depuis sept ou huit siècles utilisés par tout un chacun... C’est pour cela qu’à 20 ans, alors

que j'étais fou du langage et que je savais, d'une façon ou d'une autre, que je voulais en faire ma vie, j'ai arrêté d'écrire pour me consacrer à l'image qui, elle, muette, dit tout, qui peut parler d'aujourd'hui sans avoir à utiliser les mots d'hier. J'ai découvert des poètes qui réussissaient à réinventer le langage, en le passant par le corps, par la voix, par la machine. Depuis, j'écris sur différents supports. J'imagine des performances pour faire exister autrement le texte, pour qu'il traverse le corps des spectateurs comme il a traversé le mien, que je me tourne vers la radio et vers les ondes, mais aussi que je réalise une vidéo, que je passe par des dessins, que j'imagine des formes interactives comme meilleures expressions de ce que le langage veut me dire. »

Eric Therer

D'abord sous le nom de Compagnie Générale des Eaux puis de Grand Ordinaire²³ et récemment d'Ordinaire (avec le musicien Stephan Ink), Eric Therer décortique, dans ses performances décapantes comme dans ses petits recueils anthropo-poétiques, notre fantastique banalité.

« Je ne me suis jamais considéré comme artiste, encore moins poète. Le quotidien et son parler – c'est-à-dire la façon de dire le quotidien – est ce qui me préoccupe et qui ne cesse de m'habiter. Il m'arrive souvent de glaner des paroles au hasard de discussions dont je capte des bribes dans la rue, les galeries marchandes, les transports en commun ou dans mon univers professionnel : les couloirs de tribunaux, les permanences d'un service juridique d'une association médicosociale, le colloque singulier d'une réunion avec un client.

Durant plusieurs années, dans le cadre de ma profession d'avocat, j'ai lu et analysé des dizaines de rapports d'expertise judiciaire rédigés par des experts désignés par un tribunal en matière sociale. Il m'est venu à l'esprit de retirer de leur contexte des extraits de ces rapports, car ils revêtaient à mes yeux une valeur poétique intrinsèque. Je me suis emparé de cette parole experte écrite pour, à mon tour, en faire le matériau de ma parole poétique. Ces échantillons sont devenus des notices de la vie ordinaire. Ici encore, c'est la fatalité du propos qui m'a interpellé. » ◀



> Eric Therer avec Ordinaire, *Notices*, dans le cadre de *Sonic Garden Party* – festival *City Sonic*, 2012. © Transcultures

NOTES

- 1 Nous aurions pu y convier aussi : Francis Flament, poète-performeur intempestif montois (et sa collaboration avec le musicien montréalais Alexander MacSween) ; Valérie Cordy et ses performances numériques entre autres sur le SPAM ; les Astronautes qui restent au sol ; Pascal Leclercq, multiécrivain liégeois ; le combo musical 48 Cameras pour ses collaborations avec divers écrivains belges (Eugène Savitzkaya, Eric Therer) et étrangers (Paul Buck, Gerard Malanga) ; et sans doute d'autres qui voudront bien nous excuser de les avoir oubliés ici.
- 2 De l'auteur québécois Pierre Rastoul.
- 3 Une jetée virtuelle en peau humaine.
- 4 Une plateforme de veille couvrant les arts numériques en Fédération Wallonie-Bruxelles et proposant une série de liens internationaux : www.arts-numeriques.info, les comptes Twitter @fukushima_actu et @fukushima_fr (références sur la catastrophe nucléaire de Fukushima Daichi), @revolution_info (veille globale sur les mouvements sociaux mondiaux dont les révolutions arabes), @Occupy_USA (veille spécifique sur le mouvement Occupy Wall Street) et d'autres projets spécifiques liés à l'actualité. En 2012, Jacques Urbanska a lancé, avec l'artiste-ingénieur Vincent Paesmans, le projet évolutif *Webwailin-gwall* (*Mur Web interactif*).
- 5 Une intéressante expérience participative multimédiatique menée en 2008 avec Thomas Israël, Margarida Guia et Laura Colmenares Guerra.
- 6 Pour *Radicaux libres*, performance mêlant des sculptures domestiques, réalisées en direct et projetées sur grand écran, et une musique organique dialoguant avec l'image.
- 7 Pour *Laregutrop : correspondances et paysages de l'envers*, performance audiovisuelle inspirée par le Portugal, leur pays d'origine aujourd'hui en crise.
- 8 Margardi Guia a mis en place deux formes ambulantes : la bibliothèque Bibliambule et La dinette, où elle invite le public à s'asseoir à une table munie de casques audio pour une traversée audiopoétique.
- 9 Dont le poète Krzysztof Styczynski, les musiciens Serge Teyssot-Gay, ex-guitariste de Noir Désir, ou encore plus récemment Gauthier Keyaerts et prochainement Akosh Szelevényi pour une nouvelle forme poétique.
- 10 Étant malentendante d'une oreille, Margardi Guia se réapproprie les sons dans de multiples formes poétiques.
- 11 Collectif modulable qui regroupe « des individus qui acceptent de sauter sur une situation que personne ne voit encore ou que personne ne veut plus voir » et qui « se rendent utiles directement, sans avoir les mandats, sans avoir les solutions, un peu en amont des modes ou des institutions ».
- 12 En vivant pendant cinq jours et cinq nuits dans des tentes, quinze jours et quinze nuits dans des gares ou dans des espaces culturels pendant vingt-quatre heures.
- 13 Comme ceux de l'abribus et du miroir dans « Photoshop préhistorique » (présenté en 2012 à la biennale *Les transnumériques* dans le parcours « Connectic'arts » à Saint-Gilles-Bruxelles) avec en écoute le texte « Super esclave : connected », également dans la vidéo installée sous la tente, à Wanze (près de Liège), *La révolution dans le sens des saisons*.
- 14 Elles ont produit les recueils *Overwriting* (rassemblant 40 poètes actuels), *Jamais*, et la collection « Moos » (cinq numéros) via le Web ou en édition très limitée.
- 15 Série de performances médiatiques de poésie (2008-2009) initiée par Rhizome Productions, fruit de collaborations entre des auteurs, musiciens et artistes numériques québécois (Simon Dumas, Érick d'Orion, Mathieu Therrien) et belges (Pascal Leclercq, Thomas Israël).
- 16 Ariane Bart, Sébastien Biset, Lucille Calmel, Mylène Lauzon, Bertrand Laverdure, Agnès Palier, Mauro Pawlowski, Charles Pennequin, Sébastien Rien...
- 17 EOR, aux côtés de Sébastien Rien, d'Emmanuel Pire, de Leslie Mannès et de Sébastien Biset.
- 18 En ce sens, *Optimum Park*TM est proche de certaines préoccupations de la poésie contemporaine : trouver une pratique de la langue qui questionne concrètement, performativement, en en jouant et en les déjouant, les aliénations qui travaillent l'époque.
- 19 Ainsi, avec le groupe Opérations Perte Totale, Antoine Boute déjoue le dispositif de la conférence en collaborant avec des musiciens rock (Mauro Pawlowski, guitariste du groupe dEUS et ponctuellement pour le chorégraphe Wim Vandekeybus ; JP De Gheest, batteur de Mark Lanegan) et une VJ (Alexandra Crowers). Il intervient également diversement dans l'espace de l'agir social, notamment avec le poète français Charles Pennequin (création de revues, écritures, dessins et performances avec toutes sortes de gens rencontrés à l'occasion d'événements organisés) et avec la cinéaste belge Martine Doyen (création de films expérimentaux à partir de rencontres).
- 20 Outre ses projets solos, Lucille Calmel a collaboré avec Annie Abraham pour l'expérience collective en ligne *Avec des filles*, avec Pascale Barret, Philippe Boinsard et Agnès de Cayeux pour le projet *X réseau* ou encore avec Marc Jacobs-Prairie au sein du duo musical Prairie Calmel.
- 21 Facebook et Twitter sont notamment utilisés aujourd'hui en direct à cet effet par des écrivains-performeurs, des journalistes, etc.
- 22 Ce commentaire est tiré des réponses à un questionnaire proposé par Vincent Tholomé pour un dossier sur la lecture-performance dans *Le carnet et les instants* de décembre 2012-janvier 2013.
- 23 En collaboration avec le cinéaste Jacques Donjean pour plusieurs performances audiovisuelles (*Qu'est-ce que je vous mets dessus ?* ou *l'électro-frite* ; *File/Not File* ou *Kafka avocat* ; *Some Dark Water* ou nocturne industrielle le long de la Meuse à Liège).

Critique et concepteur culturel, enseignant, PHILIPPE FRANCK est directeur de Transcultures, centre interdisciplinaire des cultures numériques et sonores installé à Mons (Belgique). Il est directeur artistique du festival international des arts sonores *City Sonic* (Mons) et des *Transnumériques*, biennale des arts et cultures numériques (Bruxelles, Mons). Il est également responsable de la programmation des musiques urbaines, de la création interdisciplinaire et des arts sonores pour le Centre de production et de diffusion transfrontalier le manège.mons.

Sites de référence Thomas Israël www.thomasisrael.be / Jacques Urbanska www.jacques-urbanska.be / Natalia de Mello www.nataliademello.com / Margarida Guia www.margaridagua.wordpress.com / Vincent Tholomé www.lacompagniedugrandnord.com / Bertrand Pérignon www.brugger.be / Werner Moron www.wernermoron.be / Antoine Boute www.antoineboute.blogspot.be / Lucille Calmel www.myrtilles.org/lu / Sebastian Dicenaire www.dicenaire.com / Ordinaire www.soundcloud.com/ordinaire-2